

Amira-Géhanne KHALFALLAHextrait de *Le naufrage de la lune.***Gigéri****Avril 1679**

Elle s'est dressée face à moi le flanc béant, altière et imprenable. Le cœur en érosion et la jambe blessée, j'ai glissé. Elle m'a tenu. Retenu. Aujourd'hui, elle est ma terre.

Je me nourris de ses rondeurs. Ma vie taillée sur sa côte abrupte, chaque jour ressuscite.

Elle m'a accepté, j'ai appris à l'aimer. Depuis nous buvons ensemble cette pluie fine et abondante qui nous remplit et nous ruine parfois.

La montagne est égale avec tout le monde ou indifférente envers nous tous. Humain, insecte, animal, végétal, peu importe les origines de ses habitants, leurs maux, leur couleur... Elle nous traite avec les mêmes égards et nous maltraite pareillement.

Il est tôt. Elle se réveille à peine. Thiziri et l'olivier aussi.

Avant, personne n'habitait ici.

Même le vent ne faisait que traverser la vallée. Un jour, il n'a plus voulu partir et les nuits sont devenues froides.

La première fois que je l'ai vue, il y avait des restes de lune, comme ce matin.

*

— Raïss, on garde ça pour nous et pour la famille de Da Kamal ? dit Ali, le plus ancien des pêcheurs à bord, en désignant une petite caisse de poissons.

Raïss Mahmoud, rappelé à la réalité du bateau, prend de grosses poignées de sardines encore vivantes et affolées, et les jette dans le casier

— Oui, et rajoutez ça !

— Tu descends avec nous au port ?

— Non. Bientôt, c'est vous qui allez prendre la direction de ce bateau...

— Jamais Raïss, proteste Ali. Tu es notre maître.

Le pêcheur donne l'ordre de partir. Raïss lève seulement le bras en guise de protestation, se penche sur la proue qu'il tape du plat de la main. Dès que l'eau s'assombrit, il encercle le poisson à nouveau.

Ali s'excuse et baisse la tête.

Personne ne peut prétendre connaître mieux que Raïss Mahmoud ces routes liquides, rapides, tout le temps en fuite. On dit qu'il a navigué dans les mers orientales et qu'il est allé dans les profondeurs d'Afrique, qu'il a frôlé les côtes de Sofala, et atteint Kiloa, et Zanzibar.

On le soupçonne d'avoir conclu un pacte avec les *moubarquine*, ces monstres qui arrivent par la mer en hiver. D'autres affirment l'avoir entendu leur parler dans l'eau

claire, quand des fanatiques semblent convaincus qu'il est protégé de dieu. Ils voient en lui un mystique venu les visiter pour les éprouver et éprouver leur foi, comme c'est déjà arrivé par le passé. Les spéculations vont bon train. Ce qui est sûr, c'est qu'il est craint et respecté à la fois. Ce qui arrange bien le Capitaine peu enclin au bavardage. Même si ces histoires le font sourire.

Ce sont souvent des créatures mi-homme, mi-animal qui détiennent le premier rôle dans les fous récits de la nuit. À mesure que la peur monte et que les traits des monstres se dessinent, arrivent les *djinns*. Ces êtres de feu et de lumière, sans scrupules, ont une fâcheuse tendance à s'amouracher de femmes ou d'hommes déjà mariés et à leur faire perdre la tête. Parfois, ils s'en prennent à de jeunes vierges qui, ainsi, ne peuvent plus consommer leur mariage.

Personne n'a le droit de remettre en question ces récits qui règlent bien des conflits, justifient quelques spectaculaires tromperies et délivrent les amours interdites.

Les créatures sorties tout droit des ténèbres viennent aussi sur terre pour faire éclater la vérité et libérer les âmes en peine.

Seul Ali refuse de croire que les *djinns* sont des êtres lumineux et lui, un descendant des glaises des montagnes, manipulable et déformable à souhait, comme le répète son cousin Rachid.

— Si je comprends bien ton raisonnement, lance-t-il, la jarre serait ta cousine.

Les matelots éclatent de rire. Il n'y a que l'humour à Gigéri pour faire passer les longues nuits en mer et dissiper la mauvaise humeur.

En quittant la côte, les marins reprennent leur vocabulaire : *Voga, Sia, Mola*, crient-ils. Les vents et les flots transforment leurs mots. Le passé et le présent se confondent sur l'eau. La mer laisse s'étreindre mythe et réalité qui, sur terre, ne cessent de se disputer. Raïss Mahmoud n'est pas un homme ordinaire. Et rien ne semble plus excitant que de construire les histoires les plus improbables autour de ses paroles. Chacun de ses gestes est scruté, interprété. On l'admire, on le craint – et on médite de lui aussi, pour peu que l'occasion se présente.

Il faut dire que le Capitaine s'amuse à laisser grossir les rumeurs. L'air toujours ailleurs, il est pourtant au courant de tout ce qui se passe autour de lui, laissant penser à la complicité de ce *génie* qui lui rapporte tous les mots de ses marins.

Le Raïss sait ce que peut donner le ventre de la mer en effleurant simplement sa surface, au goût de son sel et à sa couleur.

Souvent, il murmure des phrases énigmatiques : Elle est venue. Elle part... Elle m'attend... Il parle toujours de la mer au féminin – comme on le dit, là d'où il vient – alors qu'ici *ebhar* est masculin.

A Gigéri, on s'est habitué à ses travers. On s'habitue bien à une maladie incurable.

Pourtant, pareil à ses matelots, le Capitaine croit en l'existence d'êtres invisibles qui peuplent la mer et la terre. Ce qui, étrangement, semble rassurer tout le monde.

En ville, ses ennemis sont nombreux mais jamais personne ne lui a manqué de respect.

Ici, on a le sens de l'honneur et de la justice. Les règles sont claires. Ceux qui les transgressent sont exclus du clan.

Après une longue nuit passée à allumer la bruyère en pleine mer pour attirer les sardines et les convaincre de « donner leur chair » aux pêcheurs, *La Forteresse* revient au port et fait gicler sous son étrave les vagues qui se déchirent. Les pêcheurs rament pour retourner au port et fredonnent sans interruption :

*Nous avons de glorieux marins, oh Raïss.
Et nos bras sont forts
Rame de bon cœur
Et n'aie jamais peur*

La citadelle imposante se dresse sur la presqu'île et semble les regarder de loin. Les marins retournent à leurs sables et montagnes.

À la vue de l'embarcation, Remla, le *conjador*, se met à courir et va à sa rencontre. Il monte dans *La Forteresse*, excité comme un enfant et récupère les lourds filets de la main experte d'un homme. Le remmailleur les démêle pour repérer les déchirures et se met aussitôt au travail pour impressionner le Raïss. Il coud avec empressement et sérieux comme si sa vie en dépendait. Il espère tant pouvoir embarquer un jour. Mais ses jambes semblent attachées à la terre, les pieds pris à tout jamais dans les filets.

Remla habite une petite barque coincée dans le sable. Il dort sur un lit de tramails dont l'empreinte s'enfonce jour après jour sur sa joue. Il fait souvent le même rêve : il voit son esquif emporté sur les eaux. Remla saura être patient. Un jour, on reconnaîtra ses qualités de marin, il en est sûr. Pour l'instant, il se concentre sur la théorie et apprend avec sérieux tous les noms de poissons, leurs habitats, leurs comportements selon les saisons ou la lune... Il a même inventé des contes dont les personnages principaux sont de curieuses créatures de la mer. Invisibles, bien sûr !

Malgré les vents qui ont décidé de se taire, les courants qui se sont acharnés, les pêcheurs exhibent de lourds casiers de sardines. Le jour se lève et le ciel n'est qu'une immense flaque d'eau.

Au marché, les enfants pauvres attendent patiemment leur part en inventant jeux et disputes.

Comme il est de coutume, la criée est silencieuse. Le rituel est religieusement respecté. L'acheteur tend l'oreille, fait le tour des vendeurs dans un mouvement bien ordonné et laisse grandir le silence dans la ville endormie. Le négociant le moins gourmand emporte l'enchère.

À l'heure du partage, les orphelins ramassent leur part sans empressement, comme s'ils n'avaient pas faim et qu'il ne pleuvait pas. Une lenteur incompréhensible s'est emparée de leurs gestes depuis très longtemps.

Les matelots tentent de mettre leur matériel à l'abri de la tempête qui se prépare. Mais le port est petit et Raïss Mouloud, le plus riche patron pêcheur, se croit seul au monde. Il refuse de mettre à sec les sardiniers qu'il n'utilise plus et laisse onduler sur l'eau des épaves de vieux bois ravagé ne laissant plus de place pour les autres bateaux.

Versailles Avril 1664

Jean-François regarde passer artisans, charpentiers et miroitiers dans un désordre oppressant. Leur agitation semble murmurer au siècle un air inédit.

Versailles en construction se dérobe à la réalité du monde. Ici, on mange autrement, on rit autrement, on vit autrement.

La vie se déplace vers le nouveau château. La vraie vie. Celle où l'on chante, où l'on s'amuse. Là où la littérature et la musique s'entendent partout. Se rencontrent, tout le temps.

Lully et Molière dictent les rythmes et les rimes, inventent de nouvelles lignes.

Pendant qu'ils s'aiment et se disputent, la comédie et le ballet célèbrent leur génie. Avec les deux Baptistes, on apprend à chanter et à parler. On les écoute comme on prête l'oreille à une langue étrangère, dans un mélange de curiosité, d'admiration et d'incompréhension.

Le château en construction soulève des spirales de poussière et suscite l'indignation des travailleurs miséreux, condamnés à un chantier interminable. Mais lorsque les musiciens de Lully s'installent pour jouer, plus personne n'ose protester.

La musique répand ses notes, répond aux bruits du chantier, en adoucit les rigueurs.

Une musique tendre et généreuse. L'orchestre flamboie et déploie ses airs larges et ravissants.

Au fur et à mesure, les gestes des travailleurs reprennent, précis, se fondent dans l'harmonie.

Jean-François se pose dans les jardins et savoure pendant de longues heures les compositions de Lully. Il écoute aussi les ouvriers, leurs rêves et leurs plaintes. Il aime écouter, tout simplement, du chant d'oiseaux jusqu'au plus petit bruit du monde. Le froid pénètre son corps sournoisement. Il ne s'habitue toujours pas aux températures de Paris depuis son retour de Ceylan et du Deccan oriental. À peine arrivé, le jeune médecin, et déjà grand voyageur, rêve de repartir. Que ne donnerait-il pas pour retourner aux Indes ! A ses couleurs aussi contrastées que ses croyances. Retrouver ses éléphants effrontés qui dansent sans pudeur. Ecouter ses murs sculptés qui chuchotent des histoires millénaires. Ce pays sans ombre, sans reflet où tout est concret mais tellement irréel.

Dans ces contrées lointaines, le médecin a passé les moments les plus troublants et les plus captivants de toute son existence. Il s'est mêlé aux Indiens, à leur vie et a appris leur langue.

— Bientôt, il ira prier dans leurs temples de rats, se moquait son supérieur.

Jean-François, séduit par les remèdes et la science des Indiens, s'est aventuré un jour à faire boire, à son équipage malade, un mystérieux breuvage. Même si la fièvre est retombée, les marins voués à la mort et abandonnés de tous n'ont pas survécu. Mais on a

eu vite fait d'attribuer leur décès au jeune dissident qui a osé leur donner ce qu'on a appelé à l'époque « l'élixir de la mort douce ».

De retour en France, il attend l'autorisation d'exercer la médecine à nouveau. Le jeune chirurgien n'en est pas à ses premiers déboires et traîne déjà un lourd passif. En quatre années d'exercice, il s'est fait quelques remarquables ennemis. Tandis que tout lui souriait et qu'on lui prédisait une carrière à la cour, sa vie s'assombrit d'un coup. Le timide clinicien s'est mis à contester les saignées et a même refusé à plusieurs reprises de les prescrire. « Elles ne font qu'affaiblir les malades », soutient-il. Il ne cache même plus son penchant pour les théories du controversé et scandaleux Antoine Leeuwenhoek, le drapier qui prétend avoir découvert des êtres vivants invisibles à l'œil. — Maintenant, les tisserands nous donnent des leçons de médecine ! s'indigne le médecin du roi, Vallot.

Il est vrai que Leeuwenhoek n'a rien d'un scientifique reconnu, mais passer sa vie à fabriquer des lentilles et à examiner des draps finit par payer. Le Hollandais, le nez plongé dans les sueurs et les nuits des autres, a fini par découvrir dans les tissus des petites créatures vivantes que personne n'a pu observer avant lui. Il les a dessinées et décrites avec soin. Il dit que le monde va changer. Que l'humanité va voir autrement. Si, pour la plupart, le marchand de tissus est un imposteur et un bouffon, Jean-François pense que la découverte de Leeuwenhoek est majeure et ouvre de nouveaux horizons de pensée. En se rapprochant de ce monde d'animaux infiniment petits, le médecin s'est éloigné de la cour. Pendant plusieurs mois, il s'est enfermé dans la maison familiale de Toulon, là où son père, officier de marine, se réfugiait. Personne ne sait ce qui s'est passé pendant ces longs mois de silence. En retournant à la vie mondaine, le jeune homme répétait à qui voulait l'entendre cette phrase devenue aussi célèbre qu'énigmatique : « Les mêmes mystères habitent les abysses humaines et océaniques. » Depuis que la mer est devenue un corps à soigner, le voilà faisant des allers et retours incessants entre Paris, Toulon et Marseille au chevet de sa bien-aimée Méditerranée. Ce voyage dans le Décan oriental est arrivé comme un cadeau du ciel pour le sortir de son silence.

Jean-François se promène dans Versailles et semble comprendre la solitude du roi, sa volonté de s'éloigner de Paris. Ici un monde inédit se dessine. Les musiciens et les comédiens décident de tout depuis que Molière a été introduit à la Cour et que le roi dépense sans compter pour le théâtre, la musique et la danse.

— C'est pure folie ! répète la reine, désespérée.

Le roi a mis de la folie un peu partout. Dans le château de Versailles, dans ses jardins, dans ses repas, dans la danse, dans le moindre de ses mouvements. Louis se prépare à la fête et veut propager « sa gloire et sa beauté aux quatre bords de l'univers ». Ses ministres de la joie se sont donné pour mission de combattre l'ennui et ceux qui, par leur indécatesse, osent affecter l'humeur royale.

Le soleil d'avril aussi rare que le silence se brise dans le jour. Les plantes le cherchent, implorantes. L'hiver a été long et froid. Les feuilles se réveillent, les tiges les bousculent, les bosquets débordent et les jardiniers sont débordés. Le roi a fait voyager les arbres,

déplacer les eaux, mis la nature à ses ordres et il étale son pouvoir sur toute chose. Il impose les formes. Toutes les formes. Ifs et cyprès s'alignent dans la cour comme des militaires. Transformés en topiaires, les arbustes condamnés se laissent tailler, dévêtir, le flanc nu.

À leurs pieds, les buis semblent se tortiller de douleur, coupés à vif. Broderies végétales et géométries vivantes serpentent, cherchent une échappatoire. Mais tout est dessiné. Décidé. On coupe ce qui dépasse : une tige, une feuille ou même une tête.

La nature doit pousser selon la volonté de Sa Majesté.

Les espaces sont dessinés soigneusement, toujours plus grands.

Le jeune roi n'a jamais été aussi prêt à se divertir. Il veut asseoir son autorité et mettre en place un nouvel ordre : celui des plaisirs ! Les plaisirs de Louis portent un nom : La Vallière, et un visage : celui doux et aimant de la demoiselle. Tout le monde sait que c'est en son honneur que ces fêtes sont données.

Jean-François n'a que faire de ces commérages. Il cherche Marie-Hélène. Depuis son retour d'Orient, il a du mal à s'abandonner aux mondanités parisiennes. La vie de la cour, pour laquelle il a pourtant été préparé, lui paraît si futile. On répète partout qu'il a été ensorcelé par les Indiens ou qu'il est atteint d'une maladie orientale.

À peine naissant, le soleil, épuisé, se retire de la froide journée.

Jean-François renonce à sa quête. Sa fiancée n'est pas là et il a de plus en plus froid.

Molière conduit les répétitions, nerveux. Il est de mauvaise humeur. Quelque chose semble le contrarier. Plutôt l'agacer. Les comédiens échangent des regards complices. Depuis le temps qu'ils s'entraînent à ce jeu de parole et de silence, aujourd'hui ils savent que c'est à eux de se taire.

— *Le scandale du monde est ce qui fait l'offense / Et ce n'est pas pécher que pécher en silence...*

Molière s'arrête d'un coup.

— Je ne soupçonnais pas derrière les tentures d'aussi jolies créatures ! s'exclame-t-il en tirant Marie-Hélène de sa cachette, tout en lui parlant avec emphase, comme s'il continuait à jouer, sans lui laisser le temps de répliquer.

— Madame s'est-elle égarée dans ce grand château ou dans ses pensées ? Madame est-elle venue espionner ? Pour qui ? Madame veut-elle goûter aux plaisirs de l'île enchantée avant que l'heure n'en soit donnée ? Madame, que voulez-vous ? Sans me mettre en courroux, je préfère garder le silence et vous prie de quitter la séance.

— Je... je

— Puis-je conduire Madame quelque part, propose La Grange.

— Non. Je veux rester ici.

— Ce n'est pas possible, interdit Madeleine, en buvant délicatement son précieux chocolat.

— Je veux jouer avec vous, avoue Marie-Hélène.

Les comédiens rient exagérément pour la mettre mal à l'aise.

— Cela ne se peut, Madame, réfute La Grange.

- Pourquoi ?
- Une dame ne peut être comédienne. Vous le savez bien !
- Et pourquoi pas ?
- Ce n'est pas nous qui inventons les lois. Hélas ! Adressez-vous à ...
- A votre cousin le roi ! complète Madeleine.
- Les comédiens sont damnés, ne le savez-vous pas ? renchérit La Grange.
- Ils brûleront en enfer poursuit Molière.
- Et pour l'éternité, dit-on.
- Ils éclatent de rire à nouveau.
- Écoutez, nous n'avons pas de rôle pour vous, tranche Madeleine.
- Est-ce vrai que vous préparez une pièce sur ...
- Sur quoi ?
- Les dévots ?
- Les murs ont des oreilles ! lance Molière. Il va falloir vous garder ou... vous tuer, suspend-il.
- Les comédiens observent un long silence avant de rire à nouveau aux éclats.

Gigéri

Mai 1679

L'ombre du Raïss avance en direction du *jbel* et croise celles de Tahar et Omar. Les deux dévots qui ne ratent jamais la prière de l'aube se dirigent vers la presqu'île, la mosquée se trouvant à l'intérieur de la cité antique. Les frères jumeaux ne manquent pas de lancer quelques regards inquisiteurs au pêcheur. De toute évidence, il ne va pas dans la bonne direction. Tahar le salue et lui souhaite de retrouver le droit chemin.

Mahmoud reprend la formule consacrée et souhaite à chacun de trouver son chemin. Tout en marchant lentement, il fait un détour en direction de la fontaine douce de l'Oasis. C'est à cette source qu'il aime boire et se laver. Le Capitaine traverse un bois de peupliers, se fraye un passage parmi les arbres, aborde des sentiers tortueux. C'est dans ces errances qu'il découvre à chaque fois un nouveau passage, la faune, diverse, bariolée, changeante. C'est là qu'il médite et trouve un sens à sa vie.

Le Raïss trace une voie faite de mille et un détours avant de retrouver la sortie d'où jaillit la lumière à nouveau. Il regarde les peupliers qui se dressent devant lui comme une armée en retraite et se sent si proche de ces arbres qui vivent en bord de mer sans craindre ses vents ni ses embruns. Leurs racines ne s'enfoncent jamais dans la terre mais, puissantes, elles sont capables de détruire des fortifications.

Cette errance matinale lui est nécessaire. Et c'est loin d'être un caprice, comme le pense Thiziri. Le marin a du mal à redevenir terrien. Il tanguera toujours, la tête emplie de cette eau qui berce.

Il a besoin de marcher longtemps avant que l'amphibien en lui ne retrouve ses jambes, adapte sa respiration, renoue avec le rythme de la terre. La source de l'Oasis est une transition. Elle est son eau sur la terre.

La lumière du jour éclaire le visage du marin. Des yeux bleus, un teint hâlé, et des centaines de taches de rousseur qui se disputent une place sur son visage. Le Raïss parle plusieurs langues comme il est de coutume ici. Les mots déformés se tordent dans sa bouche et semblent renaître à chaque phrase.

D'autres ombres grimpent vers le djebel. Les marins rentrent chez eux. Séparément. Chacun semble avoir trouvé un chemin différent pour échouer au même endroit.

*

Thiziri réveille ses cheveux qui dorment encore dans le creux de son cou et les secoue énergiquement. Elle glisse un bâton de khôl entre ses paupières et laisse l'antimoine nourrir son regard. Mais ses yeux soulignés ne font que révéler leur fatigue. Elle regrette déjà son geste.

Son visage est très pâle et ses beaux yeux inquiets sont maintenant cernés de noir. C'est sa bouche qu'elle aurait dû maquiller. Bien sûr ! La bouche n'est jamais fatiguée, la bouche, elle, ment tout le temps. La jeune femme écrase nerveusement un mirabilis entre son pouce et son index et le passe délicatement sur ses lèvres. La plante y laisse son odeur et la douceur de sa couleur violacée. Ses lèvres ainsi apprêtées sont prêtes à affronter le regard du monde.

Le jour se lève à peine, Thiziri observe le soleil derrière sa tenture et redoute ses rayons comme un jeune corail. Enceinte, elle se déplace difficilement, les pieds enflés, c'est sa huitième grossesse. Mais seuls trois de ses enfants ont survécu aux innombrables maladies infectieuses qui sévissent dans ce climat froid et humide. La jeune maman est toujours inquiète, le moindre bouton de fièvre l'alarme. Les mauvais souvenirs de la peste à Bougie continuent de nourrir ses peurs.

La pluie arrive sans prévenir et pousse le soleil hors du ciel.

Tac tac tac, tac tac tac. Ici, il pleut tout le temps.

Tac tac tac. L'eau s'écoule de la fissure de l'aube et entre par toutes les ouvertures du jour qui se lève.

Tac, tac, tac. Une mesure qui ponctue les gestes, les conversations.

Thiziri ne se plaint jamais. Mais son mari se rend bien compte que cette grossesse la fatigue particulièrement. Elle attend la délivrance comme un prisonnier guette la date de sa sortie de prison. Pourtant, ce n'est pas la douleur de l'accouchement qu'elle craint, ni les nuits sans sommeil et sans fin. Ce qui lui fait peur encore une fois, c'est la maladie. Elle touche du bout des doigts son corps transformé. Elle aimerait tant pouvoir se regarder, et profite des rares instants où elle se retrouve seule pour observer ses seins, son ventre, ses cuisses. Tous les jours, elle se regarde dans un miroir de métal concave. Son visage y est déformé. Est-elle aussi bouffie ? Bien sûr que non. Il suffit de retourner l'instrument magique et la voilà maigre, presque malade.

Elle joue à faire pivoter le miroir de plus en plus vite pour saisir son portrait. Son vrai visage n'existe qu'entre deux déformations, et de ce clair de lune dont elle porte le nom, Thiziri ne garde que quelques éclats dispersés. Elle devrait arrêter de se regarder. C'est interdit. Depuis qu'elle est toute petite, elle le fait secrètement.

Maintenant elle a un complice. Son mari lui a promis un vrai miroir de Venise.

— C'est loin Venise ? dit-elle.

— Il y a juste la mer, répond-il.

Avec son miroir vénitien, elle pourrait voir le moindre reflet de son visage et explorer les nouvelles lignes de son corps. Pour l'instant, elle s'entête à enfiler la robe en lin qui ne lui va plus. Elle s'est aussi obstinée à colorer elle-même ses fils : les noirs, à l'écorce verte de noix, les rouges, à la garance, les jaunes, à la racine de centaurée pour le clair, à l'écorce de grenade pour le foncé...

Elle ne s'en souvient plus. Tout cela est bien loin maintenant.

Elle regarde son ventre qui semble vouloir déchirer sa *djebba* devenue trop petite pour elle. Ou alors Thiziri serait-elle devenue trop grande pour ce vêtement de noces, et peut-être même pour cette vie qu'elle mène depuis quinze ans ? Mais rien ne vaut la douceur de ce lin cultivé dans les profondes campagnes de Gigéri et dont la réputation s'étend jusqu'à Thunis, où il se vend au prix fort.

La vie qu'elle mène aujourd'hui est aussi douce et aussi étroite que cette robe.

Raïss Mahmoud arrive enfin chez lui et s'écroule sur les lourds tapis, ivre de mer. Thiziri s'étend à ses côtés. Ses longs cheveux aussi.

— Tu n'as pas froid ? demande le Raïss.

— Tu sais bien que non.

Il touche son ventre. Elle soupire.

— Il ne reste plus beaucoup de temps, répond-il à son impatience.

— Tout ce que je souhaite, c'est qu'il vive comme ses autres frères.

— Il vivra.

— Inch'allah !

— Inch'allah !

Raïss Mahmoud prend sa femme dans ses bras. Son corps s'est tellement transformé. Il ne sait plus comment la serrer contre lui. Il ne reste que son odeur dans laquelle il s'endort tous les soirs. Ses mains cherchent un chemin sur sa peau. Elle l'arrête. Il n'insiste pas.

Où est passée la jeune fille rebelle qu'il a connue autrefois ? Comment s'est transformé ce visage juvénile et innocent d'avant ? À quel moment s'est-il couvert de toutes ces rides et de ces incertitudes ? Où est passée cette femme dont le courage dépasse celui de mille hommes ? Comment a-t-il pu froisser ainsi son corps et son esprit ?

Aujourd'hui, elle est bien fatiguée. Il se sent coupable d'avoir fait d'elle ce qu'elle est devenue : une mère et une épouse comme les autres. Cette femme n'était pas faite pour se marier, elle n'appartient à personne.

C'est décidé, ce sera le dernier enfant.

Ils sont allongés l'un à côté de l'autre attendant la naissance de leur enfant comme si c'était le dernier rempart qui les séparait. Le Raïss espère avoir une fille, contrairement aux coutumes. Il a déjà trois garçons : Mekki, Mohamed et Rachid.

Da Mahmoud veut une fille qui porte le nom de sa mère. C'est son seul caprice.

Il regarde le corps de sa femme qui se dérobe. Thiziri devine les pensées de son homme et a envie de disparaître. Pourquoi les femmes sont-elles condamnées à accoucher aussi souvent ? se demande-t-elle. Elle était pourtant convaincue de sa stérilité. Petite, Thiziri refusait de cueillir la lune dans l'eau du puits pour recevoir sa fertilité. Elle se souvient encore des punitions que lui a coûtées son entêtement.

« Pauvre maman », se dit-elle.

Même en bravant tous ces interdits, le ventre de Thiziri est plein de vie, arrondi comme la lune.

Pourquoi la lune en elle la tourmente ?

Elle devrait arrêter de se poser ces questions qui n'ont pas de réponse. N'est-elle pas heureuse auprès de cet homme qu'elle a elle-même choisi, rare privilège dans ce monde où les femmes sont données en mariage à un cousin, parfois à un inconnu ?

Malgré tous les conflits qui l'opposaient à sa mère, Thiziri aurait aimé l'avoir à ses côtés dans ces moments fragiles de la maternité. Elle l'entend chanter :

Sois lune, ma fille, qui éclaire sans éblouir

Sois lune dans le ciel, haute, qui observe

Sois lune discrète et lumineuse

Sois lune qui se transforme, toujours belle, jamais pareille

Sois lune qui traverse les rivières

Sois lune qui nourrit la fleur et fait monter la sève.

La pluie tombe à verse. Les enfants se lèvent en même temps. Le bruit sur le toit réveille. Le bruit sur le toit ouvre la journée qui se déverse. Pour Thiziri, la trêve fut de courte durée.

C'est Mekki qui arrive en premier, entre d'un coup, sans prévenir. Comme un grand soleil.

Le premier repas de la journée est très animé. Les enfants sont affamés.

Un, deux, trois.

Tac, tac, tac,

Trois enfants.

Et des centaines de disputes par jour !

Une énergie étonnante émane de ces petits corps, le matin. Les enfants retrouvent leur père et Thiziri passe enfin un peu de temps avec son homme qu'elle voit de moins en moins. La mer qui les a unis, les sépare aujourd'hui.

Du lait tiède, du pain de sorgho à l'origan et de l'huile d'olive, leur vie a souvent le goût de ces trois aliments. Comme d'habitude, Mekki rechigne à avaler sa part de *naama*, ce pain si rare qu'on a l'impression qu'il pousse dans le ciel et non sur terre.

Se nourrir devient un acte sacré auquel on ne peut échapper. Mohamed et Rachid s'exécutent sans se faire prier.

Manger à sa faim est rare par ici, la famille de Da Mahmoud prend la mesure de ce privilège. Mais Mekki est un enfant malade et a peu d'appétit. Sa mère a utilisé tous les stratagèmes pour le convaincre d'avaler ce pain qui lui a coûté de longues heures de travail.

Barzakh Édition (2018)
Algeria